

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Van Gogh le suicidé de la société*

ANTONIN ARTAUD

*Pour en finir avec le jugement de Dieu*

Suivi de variantes,  
extraits de presse et lettres



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2024

Le présent texte est une création radiophonique, enregistrée dans les studios de la Radiodiffusion française en novembre 1947. Il répondait à une invitation de Fernand Pouey, directeur des émissions dramatiques et littéraires, dans le cadre d'un cycle intitulé "La Voix des poètes". Programmée le 2 février 1948, la diffusion en est finalement annulée la veille par Wladimir Porché, directeur général de la Radiodiffusion française, par crainte du scandale, déjà alimenté par la presse. Si ce texte ne connaîtra une diffusion radiophonique que vingt-cinq ans plus tard, en 1973, sur France Culture, il a paru pour la première fois sous une forme imprimée dès avril 1948 chez K éditeur à Paris, suite à un contrat signé dix jours après l'interdiction de sa diffusion sur les ondes. Ce texte constitue l'édition initiale, sans les coupures induites par sa version sonore. Cette dernière avait connu entre-temps une publication dans le premier numéro de la revue *Nyza*, en mars 1948. L'auteur n'a pu connaître ces deux parutions puisqu'il meurt le 4 mars 1948.

C'est ici la version intégrale du texte, telle que parue en avril 1948, que nous reproduisons, accompagnée des variantes, extraits de presse et lettres, choisis par K éditeur. © Éditions Allia, Paris, 2024, pour la présente édition.

---

kré  
kré  
pek  
kre  
e  
pte

*Il faut que tout  
soit rangé  
à un poil près  
dans un ordre  
fulminant*

pucte  
pukte  
li le  
pek ti le  
kruk

---

J'ai appris hier

(il faut croire que je retarde, ou peut-être n'est-ce qu'un faux bruit, l'un de ces sales ragots comme il s'en colporte entre évier et latrines à l'heure de la mise aux baquets des repas une fois de plus ingurgités),

j'ai appris hier

l'une des pratiques officielles les plus sensationnelles des écoles publiques américaines et qui font sans doute que ce pays se croit à la tête du progrès.

Il paraît que, parmi les examens ou épreuves que l'on fait subir à un enfant qui entre pour la première fois dans une école publique, aurait lieu l'épreuve dite de la liqueur séminale ou du sperme,

et qui consisterait à demander à cet enfant nouvel entrant un peu de son sperme afin de l'insérer dans un bocal

et de le tenir ainsi prêt à toutes les tentatives de fécondation artificielle qui pourraient ensuite avoir lieu.

Car de plus en plus les Américains trouvent qu'ils manquent de bras et d'enfants,

c'est-à-dire non pas d'ouvriers  
 mais de soldats  
 et ils veulent à toute force et par tous les  
 moyens possibles faire et fabriquer des soldats  
 en vue de toutes les guerres planétaires qui  
 pourraient ultérieurement avoir lieu,  
 et qui seraient destinées à *démontrer* par les  
 vertus écrasantes de la force  
 la surexcellence des produits américains,  
 et des fruits de la sueur américaine sur tous les  
 champs d'activité et du dynamisme possible  
 de la force.  
 Parce qu'il faut produire,  
 il faut par tous les moyens de l'activité pos-  
 sibles remplacer la nature partout où elle peut  
 être remplacée,  
 il faut trouver à l'inertie humaine un champ  
 majeur,  
 il faut que l'ouvrier ait de quoi s'employer,  
 il faut que des champs d'activités nouvelles  
 soient créés,  
 où ce sera le règne enfin de tous les faux pro-  
 duits fabriqués,  
 de tous les ignobles ersatz synthétiques  
 où la belle nature vraie n'a que faire,  
 et doit céder une fois pour toutes et honteuse-  
 ment la place à tous les triomphaux produits  
 de remplacement

où le sperme de toutes les usines de féconda-  
 tion artificielle  
 fera merveille  
 pour produire des armées et des cuirassés.  
 Plus de fruits, plus d'arbres, plus de légumes,  
 plus de plantes pharmaceutiques ou non et par  
 conséquent plus d'aliments,  
 mais des produits de synthèse à satiété,  
 dans des vapeurs,  
 dans des humeurs spéciales de l'atmosphère,  
 sur des axes particuliers des atmosphères  
 tirées de force et par synthèse aux résistances  
 d'une nature qui de la guerre n'a jamais connu  
 que la peur.  
 Et vive la guerre, n'est-ce pas ?  
 Car n'est-ce pas, ce faisant, la guerre que les  
 Américains ont préparée et qu'ils préparent  
 ainsi pied à pied.  
 Pour défendre cet usinage insensé contre  
 toutes les concurrences qui ne sauraient man-  
 quer de toutes parts de s'élever,  
 il faut des soldats, des armées, des avions, des  
 cuirassés.

De là ce sperme  
 auquel il paraîtrait que les gouvernements de  
 l'Amérique auraient eu le culot de penser.  
 Car nous avons plus d'un ennemi

et qui nous guette, mon fils,  
 nous, les capitalistes-nés,  
 et parmi ces ennemis,  
 la Russie de Staline  
 qui ne manque pas non plus de bras armés.

Tout cela est très bien,  
 mais je ne savais pas les Américains un peuple  
 si guerrier.

Pour se battre il faut recevoir des coups  
 et j'ai vu peut-être beaucoup d'Américains à la  
 guerre

mais ils avaient toujours devant eux d'incom-  
 mensurables armées de tanks, d'avions, de  
 cuirassés qui leur servaient de bouclier.

J'ai vu beaucoup se battre des machines  
 mais je n'ai vu qu'à l'infini  
 derrière

les hommes qui les conduisaient.

En face du peuple qui fait manger à ses che-  
 vaux, à ses bœufs et à ses ânes les dernières  
 tonnes de morphine vraie qui peuvent lui  
 rester pour la remplacer par des ersatz de  
 fumée,

j'aime mieux le peuple qui mange à même la  
 terre le délire d'où il est né,  
 je parle des Tarahumaras  
 mangeant le Peyotl à même le sol

pendant qu'il naît,  
 et qui tue le soleil pour installer le royaume de  
 la nuit noire,  
 et qui crève la croix afin que les espaces de  
 l'espace ne puissent plus jamais se rencontrer  
 ni se croiser.

C'est ainsi que vous allez entendre la danse du  
 TUTUGURI.

TUTUGURI  
Le rite du soleil noir

Et en bas, comme au bas de la pente amère,  
cruellement désespéré du cœur,  
s'ouvre le cercle des six croix,  
très en bas,  
comme encastré dans la terre mère,  
désencastré de l'étreinte immonde de la mère  
qui bave.

La terre de charbon noir  
est le seul emplacement humide  
dans cette fente de rocher.

Le Rite est que le nouveau soleil passe par sept  
points avant d'éclater à l'orifice de la terre.

Et il y a six hommes,  
un pour chaque soleil,  
et un septième homme  
qui est le soleil tout  
cru  
habillé de noir et de chair rouge.

Or, ce septième homme  
est un cheval,  
un cheval avec un homme qui le mène.

Mais c'est le cheval  
qui est le soleil  
et non l'homme.

Sur le déchirement d'un tambour et d'une  
trompette longue,  
étrange,  
les six hommes  
qui étaient couchés,  
*roulés* à ras de terre,  
jaillissent successivement comme des  
tournesols  
non pas soleils  
mais sols tournants,  
des lotus d'eau,  
et à chaque jaillissement  
correspond le gong de plus en plus sombre  
et *rentré*  
du tambour  
jusqu'à ce que tout à coup on voie arriver au  
grand galop, avec une vitesse de vertige,  
le dernier soleil,  
le premier homme,  
le cheval noir avec un

homme nu  
absolument nu  
*et vierge*  
sur lui.

Ayant bondi, ils avancent suivant des méandres  
circulaires  
et le cheval de viande saignante s'affole  
et caracole sans arrêr  
au faite de son rocher  
jusqu'à ce que les six hommes  
aient achevé de cerner  
complètement  
les six croix.

Or, le ton majeur du Rite est justement  
L'ABOLITION DE LA CROIX.

Ayant achevé de tourner  
ils déplantent  
les croix de terre  
et l'homme nu  
sur le cheval  
arbore  
un immense fer à cheval  
qu'il a trempé dans une coupure de son sang.

LA RECHERCHE  
DE LA FÉCALITÉ

Là où ça sent la merde  
ça sent l'être.  
L'homme aurait très bien pu ne pas chier,  
ne pas ouvrir la poche anale,  
mais il a choisi de chier  
comme il aurait choisi de vivre  
au lieu de consentir à vivre mort.

C'est que pour ne pas faire caca,  
il lui aurait fallu consentir  
à ne pas être,  
mais il n'a pas pu se résoudre à perdre  
l'être,  
c'est-à-dire à mourir vivant.

Il y a dans l'être  
quelque chose de particulièrement tentant  
pour l'homme  
et ce quelque chose est justement

LE CACA  
(*Ici rugissements.*)

Pour exister il suffit de se laisser aller à être,  
 mais pour vivre,  
 il faut être quelqu'un,  
 pour être quelqu'un,  
 il faut avoir un OS,  
 ne pas avoir peur de montrer l'os,  
 et de perdre la viande en passant.

L'homme a toujours mieux aimé la viande  
 que la terre des os.  
 C'est qu'il n'y avait que de la terre et du bois  
 d'os,  
 et il lui a fallu gagner sa viande,  
 il n'y avait que du fer et du feu  
 et pas de merde,  
 et l'homme a eu peur de perdre la merde  
 ou plutôt il a *désiré* la merde  
 et, pour cela, sacrifié le sang.

Pour avoir de la merde,  
 c'est-à-dire de la viande,  
 là où il n'y avait que du sang  
 et de la ferraille d'ossements  
 et où il n'y avait pas à gagner d'être  
 mais où il n'y avait qu'à perdre la vie.

o reche modo  
 to edire

de za  
 tau dari  
 do padera coco

Là, l'homme s'est retiré et il a fui.

Alors les bêtes l'ont mangé.

Ce ne fut pas un viol,  
 il s'est prêté à l'obscène repas.

Il y a trouvé du goût,  
 il a appris lui-même  
 à faire la bête  
 et à manger le rat  
 délicatement.

Et d'où vient cette abjection de saleté?

De ce que le monde n'est pas encore constitué,  
 ou de ce que l'homme n'a qu'une petite idée  
 du monde  
 et qu'il veut éternellement la garder?

Cela vient de ce que l'homme  
 un beau jour,  
 a *arrêté*

l'idée du monde.

Deux routes s'offraient à lui :  
celle de l'infini dehors,  
celle de l'infime dedans.

Et il a choisi l'infime dedans.  
Là où il n'y a qu'à presser  
le rat,  
la langue,  
l'anus  
ou le gland.

Et dieu, dieu lui-même a pressé le mouvement.

Dieu est-il un être ?  
S'il en est un, c'est de la merde.  
S'il n'en n'est pas un  
il n'est pas.  
Or il n'est pas,  
mais comme le vide qui avance avec toutes ses  
formes  
dont la représentation la plus parfaite  
est la marche d'un groupe incalculable de  
morpions

“Vous êtes fou Monsieur Artaud, et la messe?”

Je renie le baptême et la messe.  
Il n'y a pas d'acte humain

qui, sur le plan érotique interne,  
soit plus pernicieux que la descente  
du soi-disant Jésus-Christ  
sur les autels.

On ne me croira pas  
et je vois d'ici les haussements d'épaules du  
public  
mais le nommé Christ n'est autre que celui  
qui en face du morpion dieu  
a consenti à vivre sans corps,  
alors qu'une armée d'hommes  
descendue d'une croix,  
où dieu croyait l'avoir depuis longtemps  
clouée,  
s'est révoltée  
et, bardée de fer,  
de sang,  
de feu, et d'ossements,  
avance, invectivant l'Invisible  
afin d'y finir le JUGEMENT DE DIEU.